

Écriture postcoloniale : tension et réconciliation

Driss Aïssaoui

La production culturelle est, au dire d'Homi Bhabha, «une traduction culturelle». Prise en tant qu'«activité symbolique ou signifiante», la culture peut, comme en traduction, «être copiée, transférée, modifiée (et) transformée en simulacre». Cette analogie est d'autant plus pertinente que, s'agissant de la culture, «l'original» est toujours «susceptible de traduction». Il est rarement possible de «lui assigner un moment antérieur de totalité d'être ou de sens». A cet égard, les productions de cultures «ne se constituent que dans cette altérité de production de symboles qui en fait des structures décentrées» (Bhabha 99). Cette conception de la culture développée par H. Bhabha s'applique de plein fouet au monde francophone, vaste espace se projetant sur presque tous les continents et englobant des cultures de natures et d'origines diverses.

A travers les vagues de peuplement et les épisodes de colonisations successives, la rencontre des cultures européenne, arabe et subsaharienne en terre africaine donne naissance à une constante production de cultures métissées. Par la vertu de ce croisement, s'ouvrent des possibilités d'articulations de pratiques culturelles, comprises à la fois comme modes d'interpellations et comme systèmes producteurs de symboles. Partant de ce présupposé théorique et examinant les tensions idéologiques naissant de ces rapports complexes et compliqués, les études réunies dans le présent ouvrage proposent une relecture de l'histoire et du devenir d'un univers uni par la langue et les valeurs qu'elle véhicule, mais compartimenté en entités éparées entretenant des rapports évoluant au rythme du dialogue qui se tisse entre le passé colonial commun et les aspirations sociopolitiques plus ou moins divergentes des temps présents. Il s'agit de cerner la manière dont les écarts en termes de sensibilités culturelles et d'appartenances identitaires se traduisent, par le biais d'un imaginaire teinté ici par un souffle de transgression et là par un vœu de subversion, en de nouvelles productions littéraires ou artistiques porteuses d'un sens fuyant qui soumet leur cadre sociohistorique à une éternelle réévaluation sémantique.

Reprenant à son compte le projet intellectuel formulé par H. Bhabha dans *Les lieux de la culture*, **Jaouad Rouchdi** propose une lecture analytique des différentes représentations du « colonisé ». A travers les représentations de l'autre, les jugements et les positions culturelles de Bhabha se dévoilent de plus en plus. La déconstruction des structures profondes favorisant le processus d'interactions culturelles basé sur l'hégémonie ouvre la porte à une redéfinition des cultures nationales en même temps qu'elle soulève la question de l'identité. Les effets de cette stratégie discursive sur « le dominé » apparaissent dès que le concept de « dissimulé » dans le discours altéritaire de l'époque est analysé de près. Cette approche permet notamment de déceler le mode d'action du « dominant » dans la pratique de sa politique coloniale. Mettant en œuvre un arsenal rhétorique comportant des archétypes « hégémoniques », des infléchissements narcissiques, des représentations irrationnelles et réductrices, le colonisateur cherche ainsi à conférer une résonance légitime à son pouvoir politique. Le recours aux outils conceptuels d'Homi Bhabha s'explique par le fait que ce théoricien propose une critique méthodique du discours colonial de nature à révéler des détails négligés ou insuffisamment analysés par d'autres intellectuels contemporains.

Entre l'Orient et l'Occident s'est établie, à travers l'histoire, une relation ambiguë et dialectique. Cultivant à l'égard de l'une l'autre des sentiments contradictoires d'admiration et de méfiance, ces deux entités culturelles se complètent et s'opposent au rythme des circonstances historiques. De ces rapports compliqués naissent des

imaginaires qui, modelés par les idées préconçues et les stéréotypes, gauchissent une image de l'Autre perméable aux distorsions les plus audacieuses. Étant donné que le rapport de force penche en faveur de l'Occident conquérant, c'est ce dernier qui occupe et conditionne le paysage oriental, poussant la dérive imaginative jusqu'à, comme dirait Edward Saïd, faire de l'Orient « une invention européenne ». Par la vertu d'un discours ethnocentrique truffé d'images et de représentations aussi subjectives qu'illusoires, l'Occident projette sur l'Orient sa propre définition de l'altérité et transforme cette aire culturelle en espace privilégié de quête et de conquête. L'attitude hégémonique de l'Occident l'amène à s'ériger en modèle civilisationnel unique et à produire un discours de domination visant à entretenir une classification hasardeuse et une essentialisation arbitraire des cultures. L'étude de **Zerrad** tend aussi à montrer que certains intellectuels européens rejettent la notion d'étanchéité entre ces deux aires culturelles dont le divorce semble prononcé par la fameuse formule de Rudyard Kipling : « L'Orient est l'Orient, l'Occident est l'Occident, les deux ne se rencontreront jamais. »¹ Affranchis des paradigmes binaires et rejetant la prétendue opposition entre ces deux pôles civilisationnels, nombre d'écrivains, dont le voyageur français André Chevrillon dans *Un crépuscule d'Islam*, semblent récuser tout rapport hégémonique ou hiérarchique et privilégient une approche dialogique et hétérocentrique plus à même de rétablir l'équité des cultures et de créer des passerelles entre leur civilisation d'appartenance et les modèles *autres*.

Partant de la phrase teinté d'ironie de Roland Barthes « L'Afrique, c'est un guignol un peu dangereux », **Abdellatif Fdil** se propose quant à lui d'esquisser les clichés coloniaux qui tendent à légitimer les discriminations dans un autre art : le cinéma. En parcourant l'histoire telle que retracée et documentée dans des films français et marocains contemporains, il affirme que, s'il y a eu une certaine évolution des mentalités entre l'époque contemporaine et la période coloniale, une certaine influence héritée de ce passé plus ou moins proche, plus ou moins lointain, persiste encore dans la production cinématographique et rappelle la nécessité d'un travail de recherche visant à déconstruire les représentations du colonialisme qu'elles soient produites par des Européens ou reprises par les enfants des pays anciennement soumis. Abdellatif Fdil appelle ainsi à purifier le cinéma des méfaits d'une vision du monde et de l'art qui tend à hiérarchiser l'humanité en êtres glorifiés et d'autres ne recevant pas les mêmes honneurs.

Ahmed Raqbi rappelle à son tour que tout mal n'est pas forcément l'œuvre d'âmes étrangères et que toute culture, toute société peuvent porter en elles-mêmes des imperfections génératrices d'injustice et de souffrance. Portant sur l'époque postcoloniale, son étude met en rapport deux écrivains maghrébins d'expression française appartenant à deux pays différents, mais partageant la même culture et la même religion. Outre les considérations culturelles et religieuses, ces deux artisans du verbe sont surtout unis par une attitude commune : le soulèvement contre l'autorité du système patriarcal et contre des traditions désuètes qui entravent le libre épanouissement de l'être. Différents par leur nature et par leur écriture, ils recourent tous les deux au délire dans leur écriture et à la dimension subversive du langage, proposant l'un et l'autre une langue secouée et violente et une syntaxe altérée, Boudjedra et Khaïr-Eddine mettent ainsi la forme esthétique de leurs œuvres au service de la veine réformatrice qui anime leur esprit créateur.

Pareillement analogique et comparative est l'approche adoptée par **Fadéla Matbout** dans une étude qui rend compte du rôle de la mise en forme esthétique dans l'édification d'un énoncé réformateur dans les romans d'Ahmadou Kourouma et la poésie d'Aimé Césaire. Ayant été témoins à la fois de la colonisation et des indépendances, ces deux auteurs proposent des textes esthétiquement subversifs dénonçant les injustices marquant

¹ Rudyard Kipling, cité par Samuel Huntington, *Le choc des civilisations*, Ed. Odile Jacob, Paris, 2000, p. 13.

les périodes coloniales et postcoloniales et cernant les enjeux sociopolitiques accompagnant le passage d'un épisode à l'autre. Attentive à l'instrumentalisation de l'aspect formel chez ces deux créateurs, F. Matbout fait remarquer que l'usage subversif que Kourouma fait du français est dicté par une probable volonté de l'auteur d'incorporer dans son entreprise scripturaire une dimension orale, tant il intègre au tissu textuel même des énoncés originaires malinké. Elle indique, par ailleurs, que dans un élan poétique qui prend en compte l'ensemble des enjeux formels, Césaire pousse beaucoup plus loin l'attention portée à la langue. Elle montre ainsi comment ce poète opère une imbrication du symbolique, du linguistique et de l'historique afin de conférer à sa pratique créatrice une forme signifiante. Selon une démarche dialectique visant à inscrire l'histoire dans le texte et inversement le texte dans l'histoire, il situe son écriture dans un mouvement réciproque perpétuel qui, sans cesse, la relance. L'étude de F. Matbout fait ressortir la conscience commune, chez ces deux auteurs, de l'impact de l'histoire sur leur démarche littéraire réciproque qu'ils retranscrivent chacun à sa manière.

En mettant en rapport les sociétés traditionnelle et coloniale telles que présentées dans l'œuvre de Mongo Beti, **Ibrahim Boumazzou** examine la récupération par la production romanesque des tensions et conflits provoqués ou aggravés par l'arrivée du colonisateur sur la scène africaine. Le volcanisme thématique dont son œuvre est le théâtre, n'empêche pas ce pilier de la littérature négro-africaine de porter un intérêt particulier au problème du colonialisme et ses répercussions sur les pays soumis. « Écrire sur l'Afrique, dit-il dans « Afrique Noire, littérature rose », c'est prendre parti pour ou contre la colonisation, impossible de sortir de là. »² Il aurait pu ajouter : « écrire, c'est l'occasion de régler des comptes ». En effet, ses romans sont souvent l'occasion d'intenter des procès à tous ceux qui se rendent coupables d'asservir les peuples et de les soumettre à l'oppression. Tout oppresseur, quelle que soit la couleur de sa peau, doit répondre de ses exactions. C'est cette absence totale de discrimination dans la dénonciation et la condamnation des coupables qui explique d'ailleurs le changement de cap de sa veine critique : orientée pour un temps contre la colonisation, elle est désormais tournée vers le néocolonialisme. Tout se passe comme si l'écriture romanesque était pour Mongo Beti une autre façon de véhiculer ses convictions politiques, une autre facette de ses prises de position idéologiques.

Dans un travail montrant un autre écrivain dans son rôle de justicier, **Abderrahman Elqadéry** se lance sur les traces de Fouad Laroui dans sa chasse aux injustices et aux dérives qui font tort aux êtres humains quels qu'ils soient. Si Mongo Beti écrit pour prendre parti contre la colonisation et ses méfaits immédiats ou lointains, le romancier marocain écrit « pour dénoncer des situations qui [l]e choquent. Pour dénicher la bêtise sous toutes ses formes. La méchanceté, la cruauté, le fanatisme, la sottise [l]e révoltent »³. Installé à Amsterdam, Fouad Laroui vit en perpétuel transit entre le Maroc et l'Europe, illustrant ainsi à la fois le nomadisme de l'écrivain moderne et l'universalité de sa mission et de ses propos. Voyageant sans cesse d'une société à une autre, il est en quelque sorte la passerelle qui permet les transferts culturels entre deux modèles civilisationnels souvent antagonistes, ou perçus comme tels, et parfois complices. En vivant dans l'entre-deux, il devient pour ainsi dire l'agent « passeur de cultures ».

En montrant, à la suite de Adèle King⁴ et de Jean-Marc Moura⁵, la fluctuation sémantique et étymologique dont peuvent faire l'objet le vocable *postcolonialisme* et sa forme adjectivale *postcolonial*, **Azzelarab Touda** précise qu'il s'agit là d'un terme qui

2 Mongo Beti 1955, in Djiffack 2007.

3 Fouad Laroui, « Le Maroc comme fiction » in Ecrivains du Maroc. *Le Magazine littéraire*, n°375, avril 1999.

4 Adèle KING, « Une joute verbale : le colonialisme », *africultures* n° 26, mars 2000

5 Jean-Marc Moura, « La critique postcoloniale, étude des spécificités », propos recueillis par Boniface Mongo-Mboussa et Alexandre Mensah.

provoque une sérieuse controverse et qu'on n'arrive à cerner qu'au prix de nombreuses difficultés. Il précise que les deux notions dépassent l'acception historique pour promouvoir une théorie critique décrivant les stratégies discursives destinées à déconstruire l'imaginaire et les canons occidentaux d'écriture, jugés hégémoniques et dévalorisants. Il estime que les concepts d'*hybridité* et d'*hybridation* sont appelés au secours afin de permettre aux cultures des anciens colonisés de se soustraire aux effets durables du colonialisme. Cette acrobatie terminologique devrait aussi, selon Azzelarab Touda, contribuer à libérer les identités du piège de cloisonnement que leur tendent certaines idéologies oppressives ou meurtrières prônées à des degrés et selon des styles divers par le nouvel impérialisme, le nationalisme ou l'islamisme. Ce déblayage théorique cède la place à une analyse qui montre comment le concept d'hybridité, tel que récupéré et exploité par Abdelwahab Meddeb, permet de déconstruire l'imaginaire unidimensionnel et de repenser le rapport dichotomique entre le Soi et l'Autre. Azzelarab Touda se livre, par ailleurs, à un examen minutieux des stratégies d'écriture adoptées par l'écrivain franco-tunisien afin d'opérer une décolonisation efficace au carrefour du thème de la nouvelle patrie d'appartenance et de la question d'origine. S'articulant autour des notions clefs d'hybridité identitaire et d'hybridation scripturale, l'œuvre de Meddeb, vacillant entre l'unité générique et l'hétérogénéité esthétique, illustre le processus par lequel l'être devient texte et en vertu duquel l'acte créateur, fût-il artistique ou littéraire, se mue en geste réparateur qui rétablit la dignité de ce qu'on appelle « périphérie » et force son admission à l'universalité.

En passant en revue les différentes appellations qui font référence à la Guerre d'Algérie selon les contextes et les époques, **Farid Namane** souligne l'impuissance des mots à désigner un événement qui ne dit pas son nom. S'agissant, comme le dénote le mot arabe *Tawra*, d'une révolution pour les Algériens, les événements qui ont présidé à l'indépendance de l'Algérie relèvent aux yeux de la France du domaine du "non-dit", d'où une terminologie vide de sens qui reflète la volonté d'oubli et la non reconnaissance de la part de l'ancien colonisateur. Que ce soit sous la plume des historiens, de journalistes ou de romanciers, nommer cet événement historique est encore aujourd'hui chose délicate : c'est prendre position. Comme le montrent les documents historiographiques, les modes de désignation des deux rives de la méditerranée révèlent une différence qui confine à la surenchère lexico-sémantique, tant l'usage de tel ou tel mot peut être lourd de signification. Se transformant à l'occasion en bras de fer entre l'ancien colonisateur et l'insoumis d'antan, cette lecture de l'histoire, prenant des allures de guerre froide terminologique, pousse certains historiens, dont l'Algérien Daho Djerbal, à opter pour une épistémologie nouvelle. Dans un élan de nationalisme intellectuel visant à libérer les historiens algériens de la mainmise de leurs homologues français, ce dernier s'indigne : « il n'y a qu'un sujet qui élabore, qui met en œuvre et qui définit le passé, le présent et le futur, ce que l'on doit dire et ce que l'on doit taire, ce que l'on doit conserver et ce que l'on doit détruire : c'est le dominant »⁶. Par ailleurs, un certain souci de neutralité et de parité scientifique anime nombre d'historiens français. Voulant se soustraire à tout parti pris subjectif ou idéologique, Sylvie Thénault propose « Guerre d'Indépendance Algérienne » comme désignation de ce fait historique. Mais cette quête d'objectivité et ce désir de débarrasser le débat dont il fait l'objet de toute connotation idéologique ou politique suffiront-ils à mettre fin à cette guerre des mots et des expressions et à calmer les esprits qui s'agitent des deux rives de la méditerranée?

Qu'elles traitent du temps colonial ou d'actualité postcoloniale, toutes ces études sont investies du même souci d'édifier un dialogue entre les antagonistes de tous genres et de redresser une société humaine gangrenée ici et là par les vices et les excès. Nombre d'entre-elles évoquent cette terre promise que les tenants de la théorie postcoloniale

6 Daho Djerbal, in Catherine Brun, 2014, p. 257.

appellent zone grise, voyant en elle à la fois un lieu de convergence des forces négatives et un espace mythique, de cure et de régénération, au sein duquel notre univers peut se défaire de ses torts et se doter une fois pour toutes de parure honorable. Si les articles ici réunis diffèrent de par leur ton et de par leur objet d'étude, ils semblent tous avoir foi en la capacité de l'écriture créatrice, complice tantôt de l'histoire tantôt de l'imagination, de prescrire des lignes de conduite et proposer des scénarios pouvant mettre sur la voie du salut une humanité désemparée et en quête d'une image moins décevante d'elle-même.

La fiction est le lieu d'une revanche sur l'histoire et sur la réalité dans la mesure où elle constitue non seulement un espace de liberté qui permet d'exprimer l'indignation face aux injustices et à l'oppression; elle offre aussi une perspective de fuite qui rend légitimes les espoirs d'apaisement des tensions entre les civilisations et les cultures. Tournée vers les jours anciens pour s'acquitter du devoir de mémoire et offrir réparation aux suppliciés de l'histoire ou orientée vers l'avenir en proposant des idées porteuses d'un meilleur lendemain, la fiction, dépendamment de la forme scripturaire qui lui permet de se décliner, a le pouvoir de restituer ce que le passé a brisé et que le présent, otage d'imperfections nouvelles ou renouvelées, tarde à réparer.

Dahousie University